

La question « qui suis-je ? » admet-elle une réponse exacte ?

corrigé emprunté à Internet (www.aidandiaye.over-blog.com)



Lorsque l'on pose la question « qui suis-je ? », on espère, à travers la réponse, obtenir des informations permettant de se connaître. Connaître quelqu'un suppose de connaître ses pensées, ses sentiments, mais aussi son histoire, son passé, au point, d'ailleurs, que cette connaissance, si elle est bonne, devrait même nous permettre de prévoir actions et réactions de cette personne. Savoir qui je suis paraît donc aisé dans la mesure où je suis moi et où, par conséquent, je ne connais pas, en ce qui me concerne, l'obstacle de l'extériorité qui m'empêche de bien connaître les autres, et même, d'une manière générale, les objets de toute nature qui m'entourent et me sont extérieurs. Dès lors ne puis-je pas répondre exactement et même facilement à la question « qui suis-je ? » par une simple introspection ? Mais une réponse exacte n'est pas seulement une réponse informée. Elle est aussi une réponse adéquate à la réalité, qui décrit la personne telle qu'elle est réellement. Or, ne suis-je pas incapable de me voir de la sorte ? La réponse que j'apporterai à la question « qui suis-je ? » ne risque-t-elle pas d'être trop subjective pour être exacte ? En dehors de moi, existe-t-il qui que ce soit qui puisse me décrire de manière neutre et impartiale ? Les autres ne risquent-ils pas d'être aussi subjectifs que moi ? Il semble donc qu'on puisse en conclure qu'il n'existe pas de réponse exacte à la question « qui suis-je ». Cela signifie alors que, dans le fond, il n'existerait

rien de telle que mon identité. La question « qui suis-je ? » pose en effet aussi la question de mon identité : quels sont les traits qui me définissent et me caractérisent ? Admettre que cette question n'admet aucune réponse exacte, c'est donc admettre que je n'ai pas d'identité précise. Cela ne signifie-t-il pas alors que je n'ai aucune consistance et qu'au contraire mon identité change au gré des circonstances ? N'ai-je pas besoin de penser que la question « qui suis-je ? » admet une réponse exacte pour que mon existence ait une cohérence et que j'en sois véritablement maître ? Nous voyons donc qu'il est difficile de dire si la question « qui suis-je ? » admet ou pas une réponse exacte. En effet, puis-je me connaître de manière à la fois complète et objective ou dois-je accepter le fait que mon identité ne peut-être définie de manière exacte et définitive ? Nous verrons dans un premier temps que je peux me connaître immédiatement et parfaitement par la simple introspection. Mais, si cela me fournit des informations complètes sur ma personne, est-ce que ça ne m'empêche pas aussi de me connaître objectivement ? Faut-il alors en conclure que mon identité est impossible à connaître ?

Comme évoqué en introduction, la question « qui suis-je ? » sollicite, en guise de réponse, la connaissance de la personne. Pouvoir répondre à cette question, c'est pouvoir dire qui est la personne, et cela suppose donc qu'on la connaisse. Connaître quelqu'un, au-delà de la simple connaissance extérieure qui permet d'identifier une personne (connaître son nom et pouvoir donc la reconnaître), signifie donc disposer d'informations la concernant. Ces informations sont de différentes natures. On dira que l'on connaît bien quelqu'un lorsqu'on connaît cette personne depuis longtemps. On connaît donc son histoire, son vécu, son passé et ainsi les différents événements qui ont pu avoir une influence sur sa personnalité actuelle. Bien connaître quelqu'un suppose aussi que je connaisse ses pensées, sa manière d'être, de sentir et de percevoir le monde. Plus j'aurai accès aux pensées intimes de l'autre, plus je serai en mesure de bien le connaître. Ainsi, on estime même que bien connaître quelqu'un doit normalement nous permettre de deviner ou de prévoir ses pensées. Or, en ce qui concerne les autres, aussi proches soient-ils de moi, il m'est impossible d'accéder à toutes ces informations complètement. Puisqu'ils me sont extérieurs, l'accès que j'ai à l'intimité des autres reste toujours imparfait. Même s'ils me communiquent leurs pensées et leurs sentiments, il faudrait vivre avec autrui en permanence pour pouvoir connaître parfaitement son intimité. Et quand bien même, savoir ce que pense l'autre, ce n'est pas pareil que le vivre et le ressentir, et la connaissance que je peux avoir de l'autre reste donc incomplète. Or, précisément, en ce qui me concerne, cette barrière de l'extériorité tombe. J'ai un accès immédiat et total à tous les éléments permettant de me connaître : mes pensées, mes sentiments, mon histoire. Alors, il semble que je puisse répondre de manière exacte à la question « qui suis-je ? » simplement par l'introspection.

Dans *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty décrit ainsi le mystère insondable que constitue l'autre pour moi. Chaque personne est dotée d'une identité qui est essentiellement constituée par sa manière particulière et subjective de voir le monde, par son point de vue unique sur le monde. Ce point de vue est déterminé par la sensibilité propre à chacun. Dès lors, tout ce que l'autre pourra manifester ou dire ne me permettra jamais de franchir le seuil de sa subjectivité et d'accéder directement à son intimité. Il y a ainsi bien une barrière entre moi et les autres, qui fait qu'ils constituent pour moi un mystère, voire une menace, c'est-à-dire que la connaissance que j'en ai reste nécessairement limitée, leur identité, ce qui les caractérise et les distingue des autres, se trouvant dans leur subjectivité. Mais s'il m'est alors difficile de dire qui sont les autres, je peux facilement, sur cette même base, dire qui je suis moi.

Ainsi, si je peux avoir des doutes sur l'identité des autres, j'ai, en ce qui me concerne, une connaissance immédiate et certaine de moi-même. Je sais, immédiatement, qu'il y a une réponse exacte à la question « qui suis-je ? », une réponse à laquelle j'adhère totalement et qu'il n'est pas permis d'interroger : c'est moi. Cette réponse pourra, sans doute, ne pas satisfaire mes interlocuteurs, mais, en ce qui me concerne, elle est la plus exacte qui soit. Répondre « moi » à cette question, ce n'est pas seulement énoncer un mot vide de sens. Lorsque je dis « moi », j'engage en effet derrière ce mot l'intégralité du sujet et de la personne que je suis, j'adhère complètement au terme que je prononce.

C'est ce qu'explique Locke dans *L'Essai sur l'entendement humain*. Il y montre que c'est la conscience de la personne qui fait son identité personnelle. Ce qui fait qu'une personne reste la même tout au long de son existence, c'est la conscience immédiate et continue qu'elle a d'elle-même. Cela signifie qu'à la question « qui suis-je ? », j'ai une réponse immédiate et évidente qui est « moi ». Cette réponse, elle accompagne comme une certitude chacun des états que je traverse, chaque moment de mon existence. Le jour où je ne serai plus capable de répondre à la question « qui suis-je ? », il faut y voir le signe que je suis touché par une pathologie physique ou psychique. C'est donc dans la conscience immédiate d'être soi, accompagnée de la connaissance certaine de mon identité, que l'on trouvera la réponse exacte à la question « qui suis-je ? ».

Il faut toutefois préciser que cela suppose que mon identité est à chercher principalement dans les éléments conscients de ma personne. Si je peux dire exactement qui je suis grâce à la seule introspection ou grâce à la seule conscience de moi, cela signifie que seuls sont pris en compte les éléments auxquels la conscience a accès. Ces éléments sont, par définition, des éléments

conscients et non inconscients, ni même physique (je ne suis pas pleinement conscient de ce qui advient dans mon corps). C'est ainsi que cette réponse ferme à la question « qui suis-je ? » est obtenue, par Descartes, par une introspection qui l'amène progressivement à se couper de tout ce qui ne relève pas de la seule conscience, dans les *Méditations métaphysiques* notamment. En effet, Descartes y cherche une certitude qui puisse servir de point de départ pour fonder l'ensemble de son savoir. Or, dans cette quête, il est progressivement amené à douter de tout, sauf d'une chose, de sa propre existence. Ainsi, cette certitude est déduite abstraction faite de tout excepté la conscience : il se coupe du monde extérieur, de son propre corps. *In fine*, cela signifie que la substance du sujet peut être ramenée à la seule conscience. Si tel est le cas, il est alors tout à fait logique que je puisse répondre de manière exacte à la question « qui suis-je ? » en m'appuyant, précisément, sur les données fournies par ma seule conscience.

Nous avons donc vu que, si à la question « qui suis-je ? » j'attends une réponse qui me fournisse des informations permettant de me connaître, il m'est possible et facile de fournir une réponse exacte. Je suis moi, je le sais immédiatement et sûrement et je trouve, par ailleurs, dans mon intimité, les informations me permettant de me connaître : mon histoire, mon passé, mes pensées, etc. Pourtant, une réponse exacte, c'est aussi une réponse qui décrive la personne telle qu'elle est réellement. Si je dois répondre de manière exacte à la question « qui suis-je ? », je dois pouvoir me décrire telle que je suis réellement objectivement et pas telle que je pense être ou telle que je me perçois. Or, m'est-il possible d'atteindre une telle objectivité ? Puis-je répondre manière objective à la question « qui suis-je ? » ?

Répondre de manière exacte, c'est donc répondre objectivement à la question. Une réponse exacte, c'est, tout simplement, une réponse vraie. Une telle réponse est synonyme d'objectivité, c'est-à-dire d'impartialité et de neutralité. Si répondre de manière exacte à la question « qui suis-je ? » suppose que je décrive la chose telle qu'elle est, cela signifie que je dois la décrire de la manière la plus neutre possible, telle qu'elle est et non telle que je le vois ou telle que je souhaiterais qu'elle soit. Or, l'objectivité suppose une certaine distance. Pour être neutre et impartial, il faudrait sans doute que je puisse être extérieur à moi-même, pour me voir objectivement, c'est-à-dire, comme un objet et en faisant abstraction du sujet que je suis. La proximité que j'entretiens avec moi-même, si elle fait de moi le témoin privilégié des événements qui me constituent tel que je suis aujourd'hui, fait aussi que je suis pour ainsi dire juge et partie. Or, comme nous l'enseigne justement le droit, je ne peux, dans cette situation, énoncer de jugement fiable, c'est-à-dire objectif. Ainsi, la question « qui suis-je ? » semble ne pas pouvoir faire l'objet d'une réponse objective, de ma part au moins.

C'est l'une des raisons pour laquelle Sartre définit autrui, dans *L'Être et le néant*, comme le « médiateur indispensable entre moi et moi-même ». En effet, explique-t-il, le regard d'autrui est nécessaire à la conscience réflexive de soi car c'est seulement dans le regard de l'autre que j'apprends à me voir comme un objet. Sans ce regard, il y a une adhésion telle de moi à ma personne que je ne suis pas spontanément amené à me regarder comme un objet. C'est uniquement parce que l'autre me voit comme tel que je prends conscience que je peux être perçu comme tel. Ainsi, dans la conscience de soi, comme d'ailleurs lorsque nous nous regardons dans une glace, nous essayons en réalité, maladroitement, de reproduire le regard de l'autre, de nous voir, pour nous connaître, comme l'objet que nous sommes aux yeux d'autrui.

Dès lors, si je ne peux pas répondre de manière exacte à la question « qui suis-je ? », ne peut-on pas en conclure que les autres pourraient répondre avec objectivité. Ils n'ont, en effet, pas le défaut qui est le mien, d'être en somme trop proche de moi. Mes proches, par exemple, me connaissent et disposent ainsi d'informations relatives à mon histoire, mon passé, mes goûts, ma personnalité. Dans le même temps, puisqu'ils me sont extérieurs, ils sont plus à même de me connaître objectivement. Ne dit-on pas d'ailleurs parfois que nos amis nous connaissent mieux que nous nous connaissons nous-mêmes ? Pourtant, s'il est proche de moi et extérieur à moi, l'ami ou le proche n'a pas non plus le point de vue totalement objectif qui permettrait de me connaître de manière exacte. En effet, même s'il est extérieur, il n'est pas pour autant totalement neutre à mon égard. Mes parents, mes amis, ne sont pas totalement objectifs en ce qui me concerne. La situation des proches ne permet pas ainsi de fournir une réponse exacte : ils ne sont pas bien informés, en tous les cas moins bien que moi, car les informations qu'ils ont sur ma personne et ma vie restent extérieures et donc limitées, et ils ne sont pas plus objectifs que moi car, dans la mesure où un sentiment ou une histoire nous relie, ils ont sur moi un avis qui peut influencer leur jugement. Il faudrait imaginer un inconnu complet qui aurait par ailleurs accès à la totalité des informations me concernant... et encore, cet inconnu devrait-il à peine être un homme, car même les inconnus auront sur moi des préjugés déterminés par mon aspect, ma manière de m'habiller, de parler, etc. qui font qu'il ne serait pas non plus totalement neutre. Si on entend donc par réponse exacte une réponse informée et objective, il semble donc que personne ne soit en mesure de répondre à la question « qui suis-je ? » car les deux points de vue sont incompatibles. Personne n'est jamais totalement ni absolument objectif et plus une personne est objective, plus elle est extérieure et moins elle est informée, et, inversement, plus une personne est informée, plus elle est proche de moi et donc moins elle est objective.

Il existe pourtant des professionnels, dont le métier consiste à connaître les individus et leur psychisme. Le psychologue ou le psychanalyste, qui disposent de connaissances théoriques et pratiques sur la constitution du psychisme humain, ne sont-ils pas en mesure de délivrer une réponse exacte, c'est-à-dire vraie au sens scientifique du terme ? Dire « qui je suis-je ? », décrire mon identité, ne suppose en effet pas nécessairement une connaissance étendue de mon histoire et de mon passé. Si « qui je suis-je », c'est ce qui me définit, ce qui me caractérise, cela peut consister en des traits généraux de ma personnalité, que le psychanalyste ou le psychologue est à même d'identifier et de décrire, même s'il ignore par ailleurs une part importante de mon passé et de mon histoire.

Ainsi, dans ses textes, Freud définit bien la psychanalyse comme une théorie et une pratique. L'hypothèse de l'inconscient remplit deux fonctions. D'une part, elle permet de comprendre le fonctionnement de la vie psychique du sujet. La topique et la dynamique de l'inconscient décrivent la géographie et l'histoire du psychisme de l'individu. Or, cette connaissance est indispensable pour connaître le sujet. Réside en effet, dans l'inconscient, une part essentielle de ma personne, où sont inscrites les traces de mon histoire et dont l'effet sur ma vie est permanent, comme le prouvent les rêves, les lapsus, les actes manqués et l'incapacité dans laquelle je suis, en général, de rendre compte de ma vie consciente de manière globale et cohérente si je n'admets pas cette hypothèse. Du point de vue théorique, le psychanalyste dispose ainsi des éléments permettant de comprendre, en général, le fonctionnement du psychisme, et, en particulier, de décrypter mon inconscient pour accéder aux éléments déterminants de ma personne qui restent cachés à mes propres yeux. Cette connaissance théorique se prolonge dans une pratique, une compétence technique, qui permet au psychanalyste de me soigner ou, si je ne souffre d'aucune pathologie, de me faire accéder aux données enfouies dans mon inconscient. Donc, le psychanalyste notamment, mais la même chose pourrait être montrée pour le psychologue, parvient à me connaître exactement, c'est-à-dire par une démarche rigoureuse, scientifique et objective, qui mettra à jour les éléments essentiels de mon identité.

Il semble donc que la question « qui suis-je ? » admet une réponse exacte car, même si en réalité la proximité que j'entretiens avec moi-même est plus un obstacle qu'un avantage pour me connaître et que par ailleurs les autres, mes proches notamment, ne sont pas plus objectifs, il reste une catégorie de personnes qui semble être à même de me connaître : les professionnels du psychisme. Pourtant, si Lacan dit que l'inconscient contient les racines de l'histoire du sujet, ces racines, ces premiers moments, ne constituent pas toute l'histoire. Le psychanalyste peut-il ainsi me connaître exactement, c'est-à-dire complètement et définitivement ? Sa connaissance n'est-elle pas trop partielle, limitée à une partie de mon histoire et de ma personnalité ? Quand bien même il me connaît complètement, la connaissance qu'il a de moi à un moment de mon histoire n'est-elle pas susceptible de ne plus être valide à un autre moment de mon histoire ? Peut-on alors parler de réponse exacte dans la

mesure où ce n'est pas une réponse définitive ? Une réponse exacte se doit en effet d'être définitive. Comment dire que je réponds exactement à la question « qui suis-je ? » si je me contente d'une réponse ponctuelle, particulière, qui n'est valable qu'à un moment de mon histoire ? Se connaître, cela ne nécessite pas au contraire de connaître les traits essentiels de mon identité, c'est-à-dire ceux qui me définissent une bonne fois pour tous sans jamais changer ? Or, il semble qu'il soit impossible d'apporter une telle réponse. En effet, au plus puis-je imaginer que je parvienne à faire une synthèse de mon passé et que je puisse dire qui j'ai été jusqu'à présent. Même cette tâche paraît toutefois bien difficile. Il faudrait trouver des points communs entre le nourrisson que j'ai été et l'adolescent ou l'adulte que je suis devenu... La tâche devient à l'évidence impossible si je dois répondre à la question pour l'ensemble de mon existence. Comment deviner les évolutions que je pourrai connaître ? Comment deviner quels événements heureux ou malheureux peuvent m'arriver et changer des traits fondamentaux de ma personnalité ? Ainsi, il semble que si par la question « qui suis-je ? » on cherche à connaître le moi comme substance immuable et essentielle du sujet, les changements et évolutions dans le temps que nous connaissons rendent impossible de répondre à une telle question.

C'est ce qu'explique Hume dans le *Traité sur la nature humaine*. Dans ce texte, Hume montre en effet que la conscience que nous avons de nous-mêmes est toujours particulière. Nous sommes conscients de nous dans un état particulier et ponctuel : chaud ou froid, heureux ou malheureux, etc. Il nous est impossible de défaire la conscience de ces perceptions et états particuliers. N'être dans aucun état, c'est être inconscient ou être mort. Dès lors, si l'on entend par moi l'identité continue et fixe du sujet, force nous est de constater que ce moi n'est jamais perçu ni observé par nous-mêmes. Alors, on peut en conclure que le moi ne serait qu'une idée creuse, qu'une fiction des philosophes et qu'il n'existerait en réalité pas. Il faut donc admettre que nous ne pouvons pas répondre à la question « qui suis-je ? » parce que nous ne pouvons accéder au noyau dur de notre identité, à l'identité derrière les changements, et que nous pouvons même douter qu'une telle identité existe.

Alors, faut-il en conclure que je n'ai pas d'identité, que je ne suis qu'un être inconsistant qui change du tout au tout au gré des circonstances ? Cette conclusion pose problème. En effet, l'existence de mon identité est la garantie de la consistance de mon être, au point de vue moral notamment. Je ne peux pas faire de choix rationnel par exemple, si je ne m'appuie sur aucun principe. Or, si je n'ai pas d'identité fixe, si « qui je suis » varie du tout au tout en permanence, cela signifierait que je n'aurais pas de principes fixes permettant, justement, de me définir. Mais la droiture morale ne consiste-t-elle pas, justement, à pouvoir faire abstraction des circonstances pour s'en tenir à ce que nos principes ou notre conscience morale nous dictent même si les circonstances sont défavorables et dictent le contraire ? Dire que je n'ai pas d'identité fixe parce que je suis soumis au changement n'est-ce pas dire que je suis incapable de rigueur morale (car mes choix varient selon les circonstances sans constance) et même incapable d'une véritable liberté qui me permettrait de m'imposer aux circonstances et non de laisser les circonstances faire de moi leur jouet.

Ainsi, dans la *Critique de la raison pure*, Kant montre bien que la moralité consiste à suivre les lois que nous impose la raison en toutes circonstances. Certes, les circonstances sensibles s'opposent bien souvent aux commandements de la raison et notre pente naturelle nous amène à suivre ces circonstances, à y chercher des excuses à nos actions et à nous laisser influencer par le monde sensible qui nous entoure, mais la raison a le pouvoir de rompre avec ce déterminisme matériel. Notre liberté, notre responsabilité, consistent à rester fidèle aux principes de la raison et non à évoluer au gré des circonstances. Ainsi, il n'est pas impossible de chercher, derrière le changement, une identité fixe de la personne, qui reste la même en dépit des circonstances, et nous pouvons même voir là une nécessité morale.

Pourtant, nos difficultés restent les mêmes : comment accéder à ce noyau dur de mon identité dont je ne peux jamais faire l'expérience ? Qui pourra décrire cette identité en étant simultanément objectif et informé ? Or, en réalité, ce n'est pas parce que personne ne peut répondre que la réponse exacte n'existe pas. Un problème que personne n'a résolu peut quand même avoir une solution. Le sujet nous demande ainsi si la question « qui suis-je » admet une réponse exacte, et non si quelqu'un peut répondre exactement. Nous pouvons donc dire qu'il existe une réponse exacte à la question « qui suis-je ? » même si par ailleurs nous constatons que personne n'est en mesure de fournir cette réponse. Nous savons que nous avons une identité car notre existence d'être libre est construite sur la base d'un projet qui correspond, précisément, à la personnalité et aux principes qui sont les nôtres. Nous le savons car nous menons l'existence libre et rationnelle d'un être humain et non l'existence chaotique d'un animal.

Dans *L'Existentialisme est un humanisme*, Sartre explique ainsi que « l'existence précède l'essence ». L'être humain est totalement libre. Puisqu'il est totalement libre, il vit selon le projet qu'il construit librement pour lui-même. La cohérence de la personne humaine est ainsi à chercher dans ce projet qui est l'identité de l'individu car, comme le dit Sartre, l'homme n'est d'abord rien et il sera ce qu'il se sera fait, c'est-à-dire que son identité est à chercher dans le projet qu'il pense pour lui-même et dans la réalisation de ce projet. Dans mon existence, dans mes actions, je peux manifester mon identité et apporter la preuve de sa consistance grâce à ma liberté, ma moralité et ma responsabilité. Par là, nous pouvons approcher même la formulation d'une réponse exacte à la question « qui suis-je », progressivement, en faisant la synthèse du vécu et des différents éléments de connaissance apportés par mon existence et par les autres. Si « l'existence précède l'essence », c'est aussi que l'homme n'est défini que par son existence, au fur et à mesure de son existence.

La question « qui suis-je ? » admet donc une réponse exacte. J'ai une identité qui, même si elle peut évoluer au cours de mon existence, constitue le noyau dur de ma personne, faisant de moi un être libre, responsable et moral. Certes, il est difficile de décrire cette identité. Je dispose en ce qui me concerne d'informations devant me permettre de répondre, mais je manque d'objectivité. Les autres sont plus objectifs mais sans l'être totalement et n'ont pas toutes informations dont je dispose. Mais, ce n'est pas parce que personne ne peut dire qui je suis de manière définitive, complète et objective, que je n'ai pas d'identité, que je ne suis pas un être cohérent et consistant qui s'essaiera, au fur et à mesure de son existence et jusqu'à la mort, de compléter la description qu'il fera de sa propre identité.